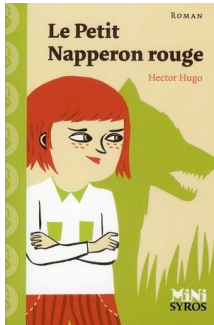


Le petit napperon rouge de Hector Hugo - *texte 1*



J'addddore les fraises des bois. J'ai toujours adoré les fraises des bois. Ce n'est pas si extraordinaire, après tout, d'aimer les fraises des bois. Mais je ne pouvais vraiment pas prévoir où ça allait me mener...

Ce dimanche-là, j'étais en route pour aller voir ma grand-mère qui habite de l'autre côté de la forêt. C'est un personnage, ma grand-mère. Elle vit toute seule avec ses poules, ses lapins, sa vache et son cochon. Elle n'a peur de rien. Elle a une grosse voix, des grandes mains (il vaut mieux éviter de mériter une claque, sinon on se retrouve avec la joue rouge comme une fraise des bois géante) ; elle se promène toujours avec un grand bâton, très solide, sous prétexte qu'elle commencerait à avoir du mal à marcher. Mais c'est même pas vrai, je l'ai vue courir l'été dernier à la poursuite d'un renard qui avait essayé d'entrer dans le poulailler, le bâton levé et la robe un peu remontée dans l'autre main pour pouvoir faire de plus grandes enjambées... Eh bien je peux vous dire que le renard a dû avoir la peur de sa vie et qu'il n'a sûrement jamais couru aussi vite. Et il avait intérêt, parce que, si grand-mère l'avait attrapé, il aurait passé un sale quart d'heure. Grand-mère est revenue, à peine essoufflée, en grommelant : "Si j'avais encore mes jambes de vingt ans, il ne s'en serait pas tiré comme ça, mais tu as vu, fillette, j'ai bien failli l'attraper." C'est une spécialité de ma grand-mère de m'appeler

"fillette". Je n'aime pas trop ça. Je lui ai déjà dit, mais ça l'amuse encore plus. Elle est taquine, ma grand-mère. Et elle n'a peur de rien. Dans sa petite maison isolée, l'hiver, parfois, ce n'est pas drôle. Mes parents lui ont proposé de venir habiter chez nous. Mais pensez donc :

- Chez vous ? Mais je vais étouffer, mes pauvres enfants. J'ai besoin d'air, d'espace. Et puis où est-ce que je mettrais mes bêtes dans votre appartement ? Il n'y a pas la place. (Je ne crois pas que mes parents avait l'intention d'héberger aussi les animaux de grand-mère, mais manifestement grand-mère n'envisageait pas de s'en séparer). Pas question. Vous êtes gentils mais je reste chez moi. Et puis maintenant, l'autre chenapan est élevé. Vous pouvez bien vous débrouiller tout seuls.

L'autre chenapan", c'est mon père. Maman trouve que grand-mère ne devrait plus l'appeler comme ça. Elle dit que, pour un instituteur, ça ne fait pas très sérieux et que, si un jour ses élèves l'apprenaient, il serait la risée du quartier. Dans ces cas-là mon père essaie de faire semblant de s'intéresser au problème : "Et comment veux-tu que je la fasse changer d'avis ? Tu sais, elle n'est plus toute jeune", mais moi je sens bien qu'il n'est pas complètement fâché qu'elle l'appelle encore "chenapan". C'est vraiment un cas ma grand-mère.

Le petit napperon rouge de Hector Hugo - *texte 2*

Ce dimanche après-midi-là, j'étais donc en train de traverser la forêt pour aller la voir. Je transportais dans mon panier la galette et le grand pot de beurre. Je dis "la galette" parce que je suis toute seule. Si mes parents étaient là, je parlerais correctement et je dirais "l'argent" ; galette, c'est un mot d'argot et je n'ai pas le droit de dire des gros mots ni des mots d'argot. Il n'y a pas que mon père qui est instituteur, ma mère aussi est institutrice. Alors, vous pouvez imaginer : deux parents instituteurs, ça n'arrête pas, côté remarques du genre "on ne dit pas "j'ai été", on dit "je suis allé" ou bien on ne dit pas "donne-moi-z'en", on dit "donne-m'en", etc. Alors, quand je suis toute seule, je dis des gros mots. Et la "galette", ça fait partie de ces mots que les bandits emploient au cinéma pour montrer qu'ils ne rigolent pas. Je ne savais pas, moi, que "galette" ça voulait dire "argent". C'est Benoît qui m'a appris ça à l'école. Un jour, à la récré, il arrive et il me dit "aboule la galette" ; j'ai cru qu'il voulait un morceau de mon quatre heures. Il m'a regardée d'un œil noir.

- Tu te fiches de moi ? C'est tes sous que je veux, ton argent, ta galette, quoi.

- En somme, tu veux me racketter, c'est ça ?

- T'as tout compris, fillette.

Il n'aurait jamais dû m'appeler fillette, il n'y a que ma grand-mère qui a le droit. Il s'est ramassé une baffa magistrale. Ça l'a calmé. Maintenant on est copains. Il m'apprend tous les gros mots des films de gangsters qui passent à la télé et que je n'ai pas le droit de regarder. La galette, le flouze, le pèze, l'oseille, l'artiche, le fric, le pognon, le grisbi : c'est incroyable le nombre de mots qu'il y a pour dire l'argent. Mais celui que je préfère c'est la "galette". C'est peut-être parce que c'est le premier que j'ai appris.

Je marchais donc avec la galette et le pot de beurre. Ça, c'est encore une combine à grand-mère : avec le lait de sa vache, de temps en temps elle fait du beurre et c'est nous qui sommes chargés de le vendre. C'est du beurre fait comme autrefois et il y a beaucoup d'amis des parents qui

passent des commandes. Moi, je vais chercher le grand pot de beurre de grand-mère. On met les mottes de beurre dans un papier spécial. Et, quand c'est fini, je lui rapporte le pot de beurre et l'argent du beurre, la galette...

Il ne restait plus beaucoup de beurre dans le pot, on avait presque tout vendu, mais il y avait pas mal de galette et, mon panier à la main, le cœur léger, je chantonnais guillerette sans me douter de quoi que ce soit quand soudain, que vois-je, au détour d'un gros chêne ? Une fraise des bois. Une magnifique fraise des bois, rouge comme... comme une fraise des bois bien mûre. Ni une, ni deux. Je pose mon panier. Je me mets à quatre pattes, j'attrape délicatement la fraise (surtout ne pas l'écraser), je tire un petit coup sec et – hop ! – je l'avale. Un vrai délice. Je regarde à l'entour. Les fraises des bois isolées ça n'existe pas. J'en vois une autre un peu plus loin, magnifique elle aussi. Et puis une autre, et encore une autre. Et me voilà partie à suivre ces fraises des bois qui semblaient poussées là exprès pour moi. J'avais complètement oublié mon panier. Je ne sentais pas les écorchures que j'étais en train de me faire aux genoux. J'avais oublié l'heure. Je ne voyais pas le soleil en train de décliner, et je ne me rendais pas compte que ma chasse aux fraises des bois m'entraînait de plus en plus loin dans la forêt. C'est tellement bon les fraises des bois. J'en ai encore trouvé plusieurs. Et puis l'idée m'est venue d'en ramasser un peu pour ma grand-mère, mais j'ai réalisé que je ne savais plus où était mon panier. Je me suis dit "il faut que j'arrête". J'ai quand même repris une fraise qui me tentait trop, en pensant "c'est la dernière". J'ai eu un peu de mal à l'avalier, comme si j'avais la gorge serrée. Et soudain, j'ai réalisé qu'on n'entendait plus rien. D'habitude une forêt, c'est plein de chants d'oiseaux et de feuilles qui crissent sous le poids des petits animaux. Mais les oiseaux s'étaient tus et aucune feuille ne crissait plus. J'ai frissonné un peu, tout en lorgnant sur la magnifique fraise des bois que je venais d'apercevoir à côté d'un gros buisson. J'ai hésité, mais pas longtemps. Je me suis approchée et là, je suis tombée nez à nez avec... je devrais plutôt dire nez à truffe... car, juste en face de moi, il y avait un loup.

Le petit napperon rouge de Hector Hugo - texte 3

Un loup, un vrai loup, avec des oreilles pointues et des dents acérées. Il devait être féroce, car il avait le poil hérissé, les yeux injectés et les babines sanguinolentes. J'ai eu la peur de ma vie. J'ai pensé m'évanouir, ou faire pipi dans ma culotte, ou pousser un cri suraigu. Mais finalement j'ai pris mon courage à deux mains, je l'ai regardé droit dans les yeux (il avait vraiment les yeux très injectés) et je lui ai dit :

- Je vous préviens, j'ai vu cette fraise des bois la première. Elle est à moi. Si vous y touchez, ça va mal aller.

- Ooff, a-t-il dit en posant une patte sur sa poitrine pour reprendre sa respiration, vous m'avez fait peur. On n'a pas idée de se promener comme ça toute seule dans les bois, sans prévenir. Je suis cardiaque, moi.

- Comment ça, je vous ai fait peur ? Mais c'est vous qui m'avez fait peur avec vos babines sanguinolentes. Vous venez de dévorer quelqu'un, c'est ça, hein, allez, avouez !

- Mais pas du tout. Excusez-moi de me présenter dans cet état (ce disant, il s'essuya les babines d'un revers de patte). Qu'est-ce que vous allez imaginer ? Ce n'est pas du sang. C'est du jus de fraise. Des fraises des bois. J'addore les fraises des bois, figurez-vous, et cet endroit en est plein.

Ca, c'était bien ma veine, pour une fois que je tombais sur un vrai loup, c'était un amateur de fraises des bois. Mais, attention, ce n'est pas parce qu'on faisait connaissance qu'il fallait qu'il s' imagine qu'il allait pouvoir me piller ma réserve de fraises des bois. Non, mais...

- C'est ça, c'est ça. Et vous croyez que je vais vous croire. Les loups, c'est féroce, tout le monde sait cela. Il n'y a qu'à regarder vos yeux injectés.

- Mes yeux injectés ? Mais, mademoiselle, c'est à cause du froid. J'erre dans cette forêt depuis ce matin et je suis perdu. Il y a des courants d'air partout, et je crois que je suis en train d'attraper la grippe. Et quand j'ai la grippe, j'ai toujours les yeux injectés.

Ca m'a fait drôle de m'entendre appeler "mademoiselle" et pas "fillette" ou un autre nom de bébé. C'était quand même un loup bien élevé. D'un ton un peu amadoué, j'ai repris :

- Et votre poil hérissé sur le dos, c'est pas un signe d'agressivité ça ? D'habitude les loups, juste avant de bondir sauvagement sur leur proie, ils ont le poil hérissé comme vous.

- Bondir ? Je voudrais vous y voir. J'aimerais bien pouvoir bondir, mais avec ces maudits chemins de terre, je me suis fait une entorse. Et mes poils hérissés – j'en suis confus -, mais c'est parce que je me suis levé tard ce matin, et je n'ai pas eu le temps de me faire un shampoing.

- Vous pourriez être un peu soigneux. Nous sommes dimanche. On fait un effort particulier ce jour-là. Et tous vos beaux discours, c'est pour me faire croire que vous n'allez pas me croquer. Je vous vois venir, vous allez me mettre entre deux tranches de pain de mie, avec de la moutarde comme les hamburgers Mac-Do. Mais je vous préviens, je suis allergique à la moutarde, ça me fait éternuer. Alors, vous n'allez pas être déçu du sandwich.

- Mais qui vous parle de vous croquer ? Je suis végétarien.

- Vous êtes végétarien ? Et comment cela, je vous prie ?

- Oh, c'est une vieille histoire. Le grand-père du grand-père de mon grand-père a eu beaucoup d'ennuis autrefois après avoir croqué une grand-mère. Et, depuis, dans la famille, nous sommes végétariens. C'est très bon pour la santé, vous savez. On a beaucoup moins de cholestérol que les autres, beaucoup moins de maladies cardio-vasculaires. Evidemment c'est un peu plus long pour préparer les plats, mais on s'habitue.

- Bon, bon. (Je ne me voyais pas devenir végétarienne et ne plus avoir droit au lapin rôti de grand-mère). Montrez-moi donc votre entorse.

Il avait effectivement une patte arrière vilainement enflée.

- Je vais vous faire un pansement, j'ai un torchon dans mon panier.

Mais où était le panier ?

- Je crois que vous veniez de par là, a dit le loup en indiquant une direction.

Mais j'ai reconnu le gros chêne familial qui me sert de point de repère. C'était exactement à l'opposé.

- Vous m'avez l'air de ne pas avoir vraiment le sens de l'orientation !

- C'est un de mes problèmes, si vous saviez. Je me perds tout le temps. C'est une vraie calamité. Tenez, ce matin, je suis sorti pour acheter des cigarettes... et me voilà perdu dans cette forêt inconnue.

- Des cigarettes ? Mais, malheureux, vous ne savez donc pas que le tabac nuit gravement à la santé ?

- Je sais bien, a-t-il dit d'un air penaud, mais je suis végétarien, il faut bien quelques compensations.

Le petit napperon rouge de Hector Hugo - *texte 4*

Tout en discutant, nous étions arrivés au panier, j'ai pris le torchon qui recouvrait le pot de beurre et je lui ai fait un pansement, bien serré, comme on nous a montré à l'école.

- Euahh, a fait le loup, ça fait très mal. Je crois que je vais m'évanouir. Je suis un peu douillet.

C'était complet, j'étais tombée sur un loup douillet, végétarien, dépourvu du sens de l'orientation et fumeur de surcroît. J'allais le gronder-faut pas exagérer, un loup qui tombe dans les pommes pour une petite entorse, c'est une femmelette -, quand j'ai vu qu'il devenait tout pâle. J'ai juste eu le temps de le rattraper avant qu'il ne s'écroule. Il est devenu tout flasque dans mes bras, j'avais l'air fin, avec un loup évanoui dans les bras, en pleine forêt. Sa tête était tombée sur mon épaule. C'est très doux une tête de loup, et très chaud. Je n'ai plus bougé. Au bout de quelques secondes, il a rouvert les yeux:

- Je crois que ça va aller maintenant, merci beaucoup, vous êtes très gentille. Ce n'est pas souvent que nous autres loups on nous traite comme ça. D'habitude on nous chasse à coups de fusil. Mais je ne veux pas vous déranger plus longtemps. On doit vous attendre chez vous et peut-être s'inquiéter, je vais essayer de me débrouiller tout seul.

- Vous croyez vraiment que vous allez retrouver votre chemin ?

- Oui, oui, ne vous inquiétez pas. Je ne veux pas abuser. Je vous remercie pour tout.

A ce moment-là, il y a eu un grand remue-ménage dans les fourrés un peu plus loin. Et je me suis retrouvée à nouveau avec un loup blotti dans mes bras.

- Qu'est-ce que c'est que ça ? a-t-il crié.

- Ce n'est rien. Juste un sanglier qui passe.

- Mais c'est très dangereux les sangliers.

- Il faut faire un peu attention, c'est tout. Mais vous grelottez ! Vous avez peur ?

- Peur ? Euh, non, c'est le froid. J'ai froid. Très froid.

J'avais compris, en plus, c'était un loup peureux. Je ne pouvais pas le laisser tout seul dans la forêt.

- Je vais vous emmener chez ma grand-mère, elle va vous soigner.

- Mais je ne voudrais pas effrayer votre vieille grand-mère.

Elle était bien bonne.

- Effrayer ma grand-mère ? J'ai plutôt l'impression que c'est elle qui pourrait vous faire peur. Allez, ne perdons plus de temps. Suivez-moi.

J'ai pris la route d'un bon pas. Mais, au bout de deux minutes, derrière moi, j'ai entendu :

- Mademoiselle, mademoiselle, ne marchez pas si vite. Je ne peux pas vous suivre. J'ai une entorse. Et à force de fumer je n'ai plus beaucoup de souffle. Attendez-moi, j'ai peur tout seul dans le noir.

Qu'est-ce que vous auriez fait à ma place ? J'ai ralenti. Clopin-clopant, on a quand même fini par arriver chez ma grand-mère. J'ai appelé " grand-mère". Elle a répondu "tire la chevillette et la bobinette cherra" (ça c'est une autre blague de ma grand-mère, sa maison est vieille, mais elle n'a pas de chevillette, elle a une sonnette comme tout le monde ; mais grand-mère aime bien dire ça, à cause de l'histoire du petit chaperon rouge). Elle a ouvert la porte, s'est avancée pour m'embrasser, s'est immobilisée. Sa main s'est serrée sur son gros bâton. Sans presque desserrer les lèvres, elle m'a murmuré :

- Fillette, ne bouge pas. Il y a un loup derrière toi. Je vais l'assommer d'un seul coup, tu vas voir.

- Non, non, grand-mère, je vais t'expliquer.

Je lui ai raconté toute l'histoire de mon loup végétarien, amateur de fraises des bois, douillet, dépourvu du sens de l'orientation, peureux, fumeur et grippé, avec une entorse à la patte arrière.

- Le jour de distribution des tickets de chance, vous deviez être absent ! a dit grand-mère avec sa grosse voix.

- Ca c'est bien vrai, madame.

- Appelez-moi grand-mère comme tout le monde, espèce de cornichon. Allez, entrez, je vais m'occuper de vous. Mais, attention, on ne fume pas dans la maison.

- Bien, mad... euh, grand-mère. C'est compris.

Et grand-mère a entrepris de s'occuper du loup. C'est que le pauvre animal n'avait pas eu une existence très heureuse jusque-là, plutôt une vie de chien. Comme il était maladroit, peureux et trop gentil, tous les autres se moquaient de lui. Il était la risée de la meute. Même les lapins venaient le narguer, juste pour le rendre ridicule. Et son histoire de s'être perdu en allant chercher des cigarettes, ce n'était même pas vrai. En fait, il était tellement désespéré qu'il avait décidé de s'enfuir, de faire une fugue, de partir loin une fois pour toutes.

- Je vois, a dit grand-mère, j'ai ce qu'il vous faut. Quelques semaines de vie à la campagne, dans la nature, avec de l'exercice physique, et vous allez m'en dire des nouvelles. Vos amis ne vont pas vous reconnaître. Vous allez revenir costaud, débrouillard et en pleine forme.

- Oh que vous êtes gentille, a dit le loup, ému jusqu'aux larmes, en passant une grande langue râpeuse sur la joue de grand-mère.

- Dites donc, espèce de dégoûtant, c'est pas bientôt fini ? Commencez donc par aller fendre le tas de bois qui est là-haut.

Le petit napperon rouge de Hector Hugo - *texte 5*

Et c'est vrai qu'au fil des jours, à force de suivre le rythme de grand-mère, mon loup allait de mieux en mieux. Il avait pris des biceps, il avait arrêté de fumer. Il avait même mis en fuite le renard qui essayait à nouveau de s'en prendre au poulailler. Il aimait toujours autant les fraises des bois, mais ça je ne pouvais pas vraiment le lui reprocher.

Un jour enfin, il fut prêt à rentrer chez lui. C'est toujours triste de se séparer, mais ça devait arriver. Un loup, ça n'est pas fait pour vivre avec une grand-mère et une petite fille. Les gens en feraient des histoires. Mais, avant de partir, il fallait faire un repas de fête bien sûr, pour se rappeler les bons moments et échanger nos adresses. J'étais donc en route pour aller chez ma grand-mère pour le repas du départ du loup. C'était un dimanche à nouveau et j'en profitais pour rapporter le pot de beurre et la galette, je veux dire l'argent. Mais quand j'arrivai à la maison de grand-mère, quelle surprise : dans la cour il y avait la fourgonnette bleue des gendarmes, garée sur les salades de grand-mère. Je me suis dit qu'ils allaient se faire drôlement disputer, car les salades de grand-mère, c'est sacré. Les deux gendarmes en uniforme, le pistolet à la main, m'ont fait signe de ne pas faire de bruit.

- N'avance pas plus, petite, a dit le plus grand des gendarmes. Il y a un drame terrible qui vient de se produire. Un loup a dévoré ta grand-mère, on voit encore les traces de sang. Il s'est déguisé avec sa chemise de nuit pour se faire passer pour elle, s'est installé dans son lit et attend que tu entres pour te dévorer à ton tour.

Effectivement, par la fenêtre de la chambre, on voyait le loup allongé dans le lit de grand-mère avec sa chemise de nuit et même son bonnet de nuit et par terre un napperon dégoulinant de sang. Avant que j'aie eu le temps de dire quoi que ce soit, les deux gendarmes ont donné un grand coup de pied dans la porte, en brandissant leurs pistolets et en criant : "Haut les pattes !" Mais ils n'ont pas pu faire un pas dans la maison : une tornade s'est abattue sur eux : grand-mère, armée de son fidèle bâton, a commencé à frapper de toutes ses forces, en criant :

- Qu'est-ce que c'est que cela ? En voilà des manières ? Est-ce une façon de rentrer dans une maison ? Et de s'en prendre à une faible femme ?

Et, à chaque question, les coups pleuvaient dru, sur les malheureux gendarmes qui ne savaient comment se protéger.

- Et en plus, dans une maison où il y a un malade. Bande de sacripants. Vous allez regretter votre conduite.

Et elle tapait ferme. Moi je m'égosillais :

- Grand-mère, arrête. Ce sont les gendarmes.

- Les gendarmes ? Qu'est-ce que tu me racontes ? (Et vlan, et vlan) Les gendarmes, ça ne donne pas des coups de pied dans les portes. (Et revlan) Les gendarmes ? Ils ont un uniforme bleu les gendarmes.

- Justement, grand-mère, regarde.

- Je n'en crois rien, dit grand-mère en continuant à taper d'une main et en ajustant ses lorgnons de l'autre. Oh, bien oui, pourtant, on dirait des uniformes bleus.

La danse du bâton se ralentit un peu.

- Nous sommes les gendarmes, dirent les deux malheureux.

Le petit napperon rouge de Hector Hugo - texte 6

Grand-mère arrêta de taper pour de bon.

- Et bien, qu'est-ce qui vous autorise à défoncer ma porte et à écraser mes salades ? J'attends des explications.

- Mais c'est à cause du loup. Du loup qui vous a dévorée. Il y a encore des traces de sang sur le napperon dans la chambre. Et qui s'est déguisé avec votre chemise de nuit, pour dévorer votre petite fille.

- Le loup qui m'a dévorée ? Regardez-moi bien dans les yeux, jeune homme, est-ce que j'ai l'air d'avoir été dévorée ? a interrogé grand-mère de sa grosse voix, avec son bâton qui recommençait à s'agiter.

- Nonnonnonon, pas du tout, a répondu précipitamment le gendarme. Je vois bien que vous n'êtes pas dévorée, mais nous avons cru... C'est une erreur... C'est à cause du napperon plein de sang, dans votre chambre.

- Le napperon plein de sang, s'est esclaffée grand-mère, le petit napperon rouge, là, c'est ça ?

- Oui, madame.

- Oui, grand-mère. Je vais vous montrer si c'est du sang. Tenez, passez votre doigt dessus et goûtez.

Le pauvre, pensant au terrible bâton, s'exécuta : il passa un doigt sur le petit napperon rouge et le porta à ses lèvres d'un air résigné. Il eut l'air surpris, ferma un peu les yeux comme pour mieux identifier le goût, repassa un doigt sur le napperon, regoûta :

- On dirait... On dirait... Excusez-moi si je dis une bêtise, on dirait le goût d'une fraise des bois. Essayez, chef.

Le chef à son tour passa un doigt sur le petit napperon rouge, goûta :

- Affirmatif, gendarme, c'est le goût de fraise des bois.

- C'est bon les fraises des bois, hein, chef ?

- C'est très bon, surtout dans une tarte avec une pâte brisée... Mais qu'est-ce que vous me faites dire. On n'est pas là pour échanger des recettes de cuisine. On est là pour élucider le mystère du petit napperon rouge.

- Je vais vous expliquer, dit grand-mère. Ce grand cornichon (elle montrait le loup qui essayait de se faire tout petit dans le lit) a entrepris de préparer un dessert pour le repas de fête de ce soir. Il est parti dans la forêt ramasser des fraises des bois. Il en a rempli un plein napperon. En rentrant, il a voulu passer par la fenêtre pour que j'aie la surprise de sa tarte aux fraises des bois. Mais ce grand maladroit a tout juste réussi à se prendre les pattes dans les rideaux et à tomber de tout son long sur le napperon plein de fraises. Il les a toutes écrasées et en plus il s'est fait une magnifique bosse. Voilà pourquoi je l'ai couché au chaud avec une bouillotte. Et je n'avais pas encore eu le temps de nettoyer le napperon quand vous êtes entrés comme des furieux.

- Tout s'explique en somme.

- Ce n'était quand même pas bien compliqué. Mais ne croyez pas que vous allez vous en tirer comme ça. Demain matin, vous allez revenir me replanter mes salades.

- Bien chef... Euh, bien grand-mère.

Quand les gendarmes ont été partis, on a fait disparaître la migraine de mon pauvre loup à grand renfort d'aspirine. Et puis on a mangé le repas de fête. Il y avait quand même une tarte aux fraises des bois, car grand-mère, de son côté, avait aussi préparé une surprise pour le loup.

Grand-mère, en débouchant une petite liqueur de derrière les fagots, a dit au loup :

- Tu vas beaucoup mieux, c'est sûr. Le séjour t'a fait du bien. Mais tu es encore un peu maladroit. Tu ne crois pas que...

- Oh grand-mère, tu veux bien que je reste encore un peu ?

Et sans attendre la réponse, il s'est précipité pour un grand coup de langue râpeuse sur la joue de grand-mère.

Je suis rentrée chez moi, tout heureuse d'avoir encore mon loup à aller voir toutes les semaines chez ma grand-mère. C'est si doux une tête de loup.

Evidemment je n'ai pas raconté cette histoire à l'école. Personne ne m'aurait crue. Je la raconterai peut-être un jour à Benoît. Mais seulement s'il est très gentil.